

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 3

Artikel: Coumenit quiet sè faut jamé pliendrè dè sa fenna, quand l'est retsé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Je veux un pot.

— Comment, un pot ? Prenez-vous ma maison pour une auberge ? s'écria notre propriétaire en jetant un regard sur les contrevents verts de sa coquette demeure.

Cependant, M. Machin respirait plus librement : cet homme n'était pas un voleur, ce n'était qu'un ivrogne.

— Je veux un pot, répéta l'homme au mouchoir. C'était apparemment un ivrogne endurci. M. Machin se fâcha.

— Allons, décampez, drôle, sac à vin !

— Je veux un pot et je veux voir Madame.

— Voir ma femme ? A-t-on jamais vu une pareille insolence ! Je vais vous faire voir tout autre chose....

— Je veux un p....

L'inconnu n'avait pas achevé qu'il roulait au bas du perron avec un bruit de ferraille, et allait, bien malgré lui, reproduire avec fidélité ses formes dans la neige.

A ce vacarme, Madame était accourue.

— Malheureux ? qu'as-tu fait ? s'écria-t-elle effrayée. Mais c'est notre laitier que tu as manqué tuer !

— Alors, pourquoi me demandait-il un pot ?

— Pour mettre la crème.... une surprise.... répondit une voix faible. L'inconnu se relevait péniblement.

— Ah ! mon ami, répétait Madame éplorée à son mari stupéfait, quel dommage ! un si brave homme ! la crème des laitiers !

Et pendant ce temps, la crème du laitier coulait lentement sur les marches du perron. E.

Coumeint quiet sè faut jamé pliendrè dè sa fenna, quand l'est retsé.

Quand l'est qu'on a onna dzeintià fenna à l'hotô, l'est dza on petit paradis què dè vivrè dein stû mondo, kâ quand on est dou po supportâ lè coussons, lo guignon et la misère, cein va pe châ; mâ s'on est mau accobliâ, va-t' ào diablio ! l'est la nortse ; et cein est onco pi què d'avâi on rajâo qu'a dâi bertsès ào què dè sè férè razâ à crédit.

Ma fâi quand cein va mau, l'est lo pe soveint la fautâ à clliâo djeino valets que ne savont pas sè choisi 'na gaupa que lâo convignè. Lè volliont retsès, ballès, bin vetiès. Que lè sèyont metcheintès coumeint dâi z'âno rodzo, crouïès coumeint dâi diablio, cein ne fâ rein porvu que l'aussont prâo mounia, et l'ont adé couâite, quand l'ont cru trovâ lo Pérou, dè vito sè mettrè la corda ào cou ; mâ cein qu'on fâ à la couâite, on s'ein repeind à lezi ; et quand la guerra est pè l'hotô, n'est pas duès vatsès et onna modzè qu'on tint dè plie que vo balliont lo bounheu.

L'est veré dè derè assebin que lè felhiès sont totès ruzâies po appedzenâ lè chalands. Le savont s'attifâ avoué dâi brimborions dè rein dâo tot, que cein baillè dein lo ge dâi valets. Le savont cau-

quiès iadzo laissi peindolhi dâi petitès quiétè que sè recouqueliont et que cein plié ài z'amoeirâo. N'est pas dè clliâo quiétè que saillont lo matin dè dézo la béguna, na ; mâ l'est dè clliâo que sont coumeint dâi tirebouthchons, qu'on lâi dit pè Paris dâi z'accroche-tieu, que l'est la moo ài rats dâi valets, et que clliâo felhiès sè font frezi la demeindze. Ma fâi tant pis po lè lurons què sè laissons eindzaubliâ dinsè et po clliâo que ne corzont qu'aprés la mounia, kâ porrâi bin lâo z'arrevâ coumeint à Bedzon.

Bedzon avâi fê totè lè z'herbès dè la St-Jean po mariâ sa Rosette po cein que l'avâi gaillâ oquî à preteindrè ; mâ se l'allâ bin tandi que couennâvont cein ne doura pas aprés la noce, kâ la Rosette qu'êtai 'na crouïe sorcière, lè lâi fasâi totès et lo pourro Bedzon allâvè férè sè plieintè à son biopére. Ma fâi coumeint lâi allâvè trâo soveint cein eimbétâvè lo vîlho ; et po férè botsi cé redipetadzo, ye fe état on dzo d'êtrè bin ein colére aprés la Rosette et ye fe à Bedzon :

— Eh bin ! dis à ta fenna que se t'és onco d'obedzi dè veni mè férè dâi plieintès, la vu déshéritâ à tsavon.

• • • • •
Du adon, Bedzon n'a jamé repipâ on mot contré sa fenna.

Miss Arabella.

I

— Que cueilles-tu là, Robert ?

— Une pensée, chère tante Bella, dont je vous fais hommage de grand cœur.

Et le malin collégien offrit la fleur à la personne qu'il nommait sa tante, en ajoutant :

— C'est l'emblème du sentiment.

Miss Arabella considéra un instant la pensée, tout en paraissant fort peu satisfaite des regards en dessous que son frétilant neveu dirigeait vers elle.

— Tu te trompes, mon enfant, répondit-elle enfin. Mais, à ton âge, l'erreur est excusable.

Puis, poussant un soupir :

— Elle est à moitié fanée, ajouta-t-elle.

Robert reprit :

— Mettez-la dans un verre d'eau à laquelle vous mêlerez un peu de charbon de bois. La fleur reviendra d'elle-même à sa fraîcheur première... Que de beautés flétries se contenteraient d'un semblable moyen à leur disposition ! n'est-ce pas, ma tante ?

Il y avait dans les paroles du jeune impertinent un tel accent de malice, que la vieille fille, malgré la meilleure volonté du monde, ne put se refuser à saisir l'allusion. Elle se pinça les lèvres et une rougeur involontaire envahit ses joues. Du reste, elle eut le bon esprit de ne rien répondre.

Ce n'est pas cependant qu'elle en eût ordinairement beaucoup. Son œil bleu-clair ne réflétait pas le moindre rayon d'intelligence ; son front étroit et aplati, où le temps avait déjà marqué son passage en y imprimant quelques rides, et sa figure ronde, placide, sinon froide, faisaient naître aussitôt l'idée que la femme qu'on avait devant soi était une tête fort vulgaire, au moral comme au physique. Si l'on voulait remarquer ensuite que miss Arabella avait généralement les sourcils froncés et la bouche mordante, on était facilement amené à conclure qu'elle devait posséder aussi un mauvais cœur. En l'examinant, en effet, de plus près, on s'apercevait vite que, sous ses prétentions au sentimentalisme et ses faux semblants d'une dévotion dont elle se vantait très haut et qui n'était pas bien